Document generated on 08/09/2025 3:16 p.m.

Relations

RELATIONS

Contre le vide

Catherine Dorion

Number 782, January–February 2016

L'amour du monde - socle de toute résistance

URI: https://id.erudit.org/iderudit/80014ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dorion, C. (2016). Contre le vide. *Relations*, (782), 27–27.

Tous droits réservés © Relations, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

l'esprit de la pasionaria, c'est-à-dire la femme engagée dans une cause sociale et politique, celle qui est prête à lutter jusqu'à la mort pour ses idéaux.

Rosa Luxemburg, la marginale de la social-démocratie allemande de par son triple statut de femme, de juive et d'étrangère, n'a jamais abandonné sa lutte. Elle aurait pourtant pu se consacrer à plusieurs autres de ses passions, comme la botanique ou la zoologie, n'eût été que le monde qu'elle voyait offensait son amour de la justice et de liberté. Simone Weil, au prix de sa santé, a travaillé à l'usine afin de comprendre dans sa chair la condition ouvrière. Même ses expériences mystiques et son penchant pour la contemplation ne l'ont pas détournée du monde. Au contraire, elle est morte dans une grande tristesse de n'avoir pu mener des missions plus importantes pour soulager le monde de la guerre. Et la philosophe juive allemande Hannah Arendt, alors même qu'elle aurait eu toutes les raisons de se retirer d'un monde qui la rangeait dans la catégorie des « indésirables », apatride, elle est demeurée l'obligée du monde.

Ces trois femmes ont en commun le désir de porter des causes universelles, refusant de se restreindre à leurs intérêts personnels, voire à la seule cause des femmes. Elles se sont consacrées à des luttes contre toutes les formes d'injustice avec pour seule motivation l'amour du monde, un souci du monde qui primait sur l'amour de soi. Le fait d'avoir été des marginales et des intellectuelles rebelles a probablement contribué à leur amour de la justice et les a incitées à porter attention aux « invisibles ». Leur amour du monde n'était pas naïf, elles mesuraient la difficulté d'aimer le monde tel qu'il est, avec sa part de mal et de souffrance, sans pour autant renoncer à leur esprit critique. Cet amour émanait d'un sentiment de responsabilité à l'égard du monde et ménageait ainsi un espace pour la critique. Avec leur regard lucide, leur attention portée sur les injustices et les périls de l'humanité, elles s'enracinaient dans le monde pour y faire face et le comprendre.

Un monde commun et vulnérable

Au contact de la pensée de ces femmes, on comprend que l'objet de leur amour est fondamentalement le monde commun, c'est-à-dire le réseau de relations que les êtres tissent entre eux. Le souci du monde exprime l'attention portée à la sauvegarde de la pluralité constitutive du monde. Chaque personne ayant une place particulière dans le monde, elle est du coup dépositaire d'une perspective unique pour le comprendre et le sens se dévoile dans l'échange entre nous sur ces différentes perspectives. Aimer le monde signifie s'en porter garant, en prendre la responsabilité pour le protéger de la désolation en s'assurant que tous et toutes y trouvent une place et peuvent s'insérer dans le réseau infini des relations humaines.

Dans notre époque marquée par les crises – migratoire, environnementale, économique, pour n'en nommer que quelques-unes –, nous sommes confrontés à la vulnérabilité du monde. Cette vulnérabilité appelle à en prendre soin, attitude qui contraste avec celle de domination propre à la modernité. Une voix différente tente de s'élever au-dessus du ronron des discours comptables. Quand on y prête attention, on s'aperçoit qu'elle a souvent la douceur d'une voix féminine, elle parle parfois le langage de la maternité dans son sens large, elle se soucie et prend soin des laissés-pour-compte de la société. Et surtout, elle n'a pas peur de dire « je t'aime ».

CONTRE LE VIDE

Catherine Dorion

L'auteure est comédienne et slameuse. Elle a publié le recueil de poésie *Même s'il fait noir comme dans le cul d'un ours* (Cornac, 2014).

J'étais à Paris au moment des attentats du 13 novembre dernier. Je savais déjà que la guerre serait vite à l'honneur à la télévision et dans tous les micros. Nous sommes en guerre depuis longtemps. Mais cette réalité glisse sur nos cerveaux lorsque nous nous plantons devant le téléjournal ; elle ne nous pénètre pas vraiment. On nous parle d'horreur, de la souffrance spectaculaire, mais non de celle, permanente, du manque quotidien – manque de sens, d'humanité, de chaleur – dont la première est la résultante. Il me semble qu'il ne peut y avoir de violence sans qu'il y ait d'abord eu souffrance…

J'ai pensé au pape François qui appelle à « oser transformer en souffrance personnelle ce qui se passe dans le monde ».

Le lendemain des attentats, je sors avec les enfants vers un parc, puisque tout est arrêté dans la ville. Le parc aussi est fermé. Je demande à deux passants, une homme et une femme voilée, si les parcs sont fermés le dimanche. Ils me disent : « Non, c'est les attentats. Fermé jusqu'à jeudi ! » J'ai passé un commentaire sur l'ampleur de la réponse sécuritaire. Nous avons discuté tous les trois. C'était très chaleureux, comme si la possibilité d'être ensemble au lendemain de la tuerie nous rassurait. Un grand sourire dans nos yeux prenait acte de ce soulagement partagé. En leur disant au revoir, je me suis dit que d'autres, un peu partout dans la ville – dans le monde – vivaient sûrement un échange semblable. Et j'ai eu une joie au cœur.

Le pape François écrit aussi : « Il faut reprendre conscience que nous avons besoin les uns des autres, que nous avons une responsabilité vis-a-vis des autres et du monde, que cela vaut la peine d'être bons et honnêtes. Depuis trop longtemps déjà, nous sommes dans la dégradation morale, en nous moquant de l'éthique, de la bonté, de la foi, de l'honnêteté. […] Et nous avons besoin de toujours plus de succédanés pour supporter le vide. »

C'est contre le vide, et uniquement contre le vide qu'il faut lutter, se défendre, se lever. Et la seule chose qui remplisse, qui comble vraiment, c'est l'amour. Si ce n'est pas d'amour que le vide se remplit, ça sera de n'importe quelle idéologie creuse et violente, pensée pour le bénéfice de quelques-uns et pour le malheur de tous les autres.